

Témoin d'une nudité originelle

Pascale Quiviger

Volume 49, Number 197, Winter 2004–2005

Le corps en mouvement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

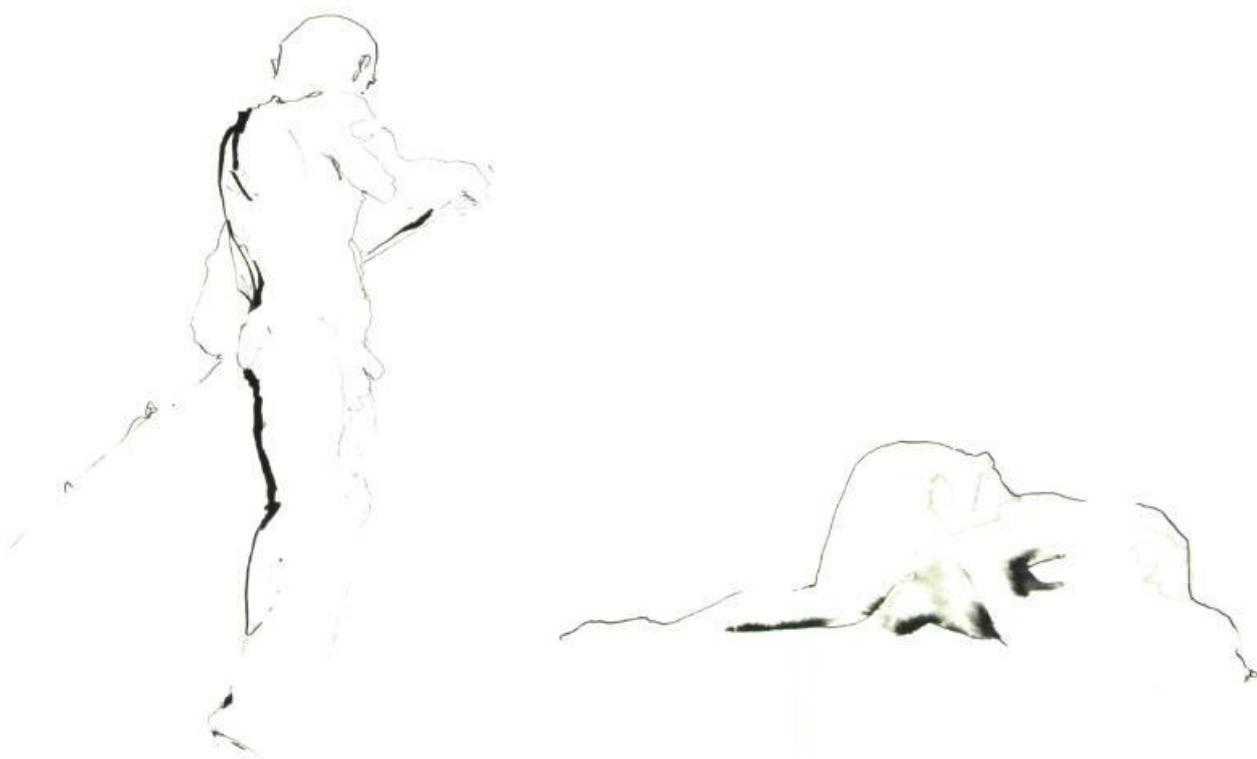
0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Quiviger, P. (2004). Témoin d'une nudité originelle. *Vie des arts*, 49(197), 58–61.



TÉMOIN D'UNE NUDITÉ ORIGINELLE

Pascale Quiviger

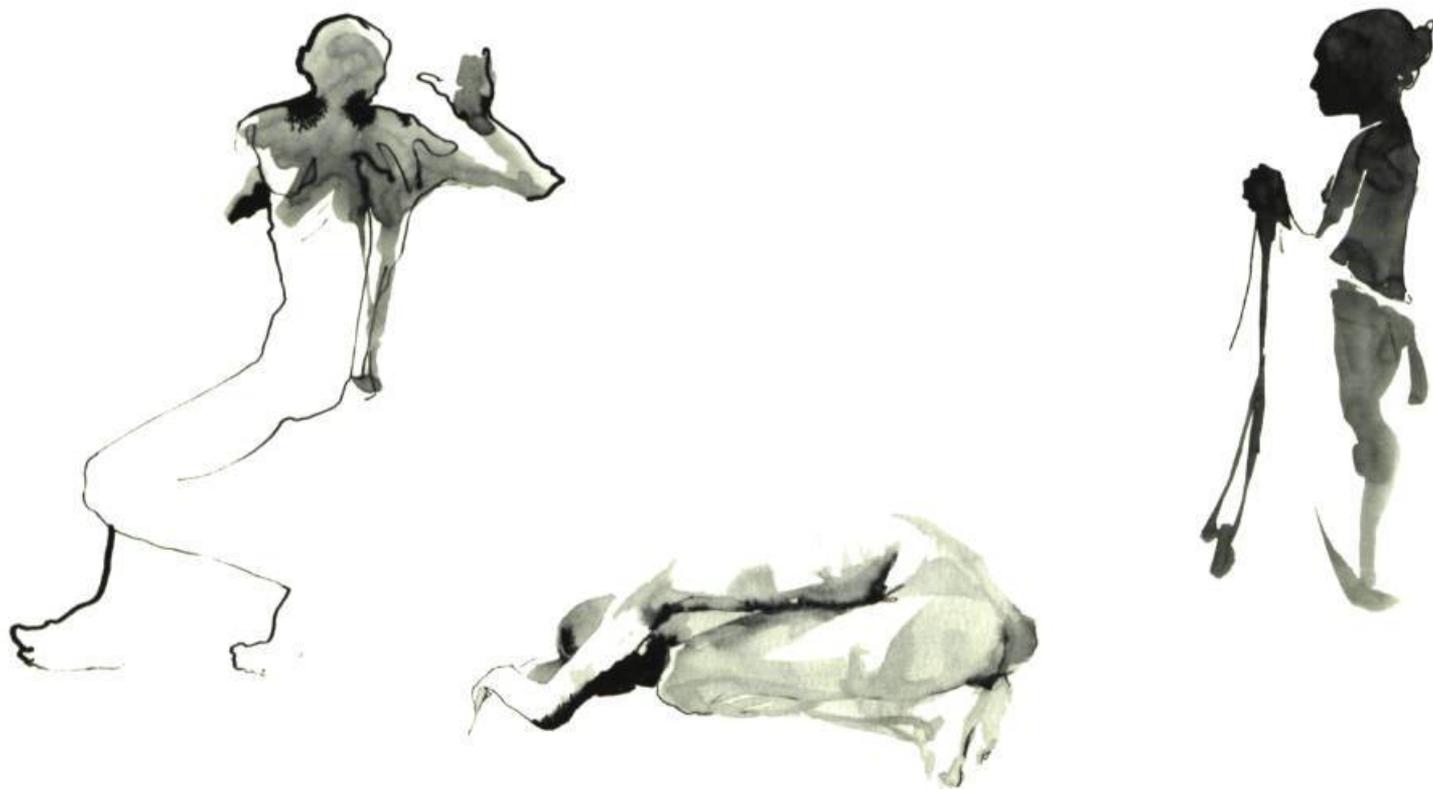
texte et dessins

LE DESSIN SE PRONONCE COMME UNE TOUTE PREMIÈRE PAROLE.

RISQUÉE EN TREMBLANT PARCE QU'ELLE BRISE LA GLACE. LANCÉE À PARTIR

D'UNE TOUTE PREMIÈRE VIOLENCE ET D'UN TOUT PREMIER FROID.

Ce texte est un extrait
du manuscrit de l'essai
de Pascale Quiviger
intitulé *Un point de chute,*
Réflexion sur le dessin
(à paraître).



Le dessin ne parle que de la vérité. Il s'allie le geste en vue d'assumer cette vérité, en vue de la faire sienne. La vérité est toujours d'abord la nôtre propre, celle de notre regard. Il s'agit de la faire nôtre encore, de la transformer en elle-même, d'inventer une forme qui la présente dans le souci du baptême. De l'affirmer sur la feuille blanche, faisant pousser des reptiles dans le trou des possibles. De sanctionner la matière à partir de rien. Le dessin travaille sur le mode de l'exploration, de la reconnaissance, de l'acceptation, de la transformation. Il s'appuie au réel une fois qu'il a reconnu, salué, une fois qu'il s'est couché près de lui, qu'il s'est laissé toucher par lui. La main qui dessine est celle des caresses et des poings fermés, c'est la main qui donne et qui s'oublie dans la présence. Le dessin demeure fragile,

demeure papier, il agit à partir de rien, en vue de tout.

Proche de l'objet perçu, de la main qui trace, de la vocation claire du papier et de celle du crayon, le dessin se fait l'intransigeant témoin d'une nudité originelle. Sa simplicité est une transparence. Ce qu'il montre, c'est le trajet d'une énergie. Les jeunes enfants ne font que cela sur le papier : une cartographie et une sismographie du geste. Ils n'attendent rien de ces premiers dessins : ils expérimentent la fascination du mouvement qui laisse une trace. Le cercle reproduit le mouvement du poignet, du coude, de l'épaule et, pour un certain temps, il demeure la seule forme maîtrisable. En même temps qu'un exercice moteur, les enfants proposent une première représentation du réel. Le cercle représente tout

objet compact et singulier, quel qu'il soit et sans égard pour l'idée d'une ressemblance. Le cercle, c'est l'objet, c'est le monde, c'est soi-même. C'est aussi la forme à partir de laquelle s'expriment les premières relations spatiales : un cercle dans un cercle, dehors, autour.

Le vent abandonne des vies minérales qui croissent en silence dans les galeries obscures. Il souffle en continu, violent. Il se cogne la tête et les poings contre les stalactites immobiles dont la pointe s'allonge d'un centimètre par siècle. L'extrême lenteur persiste dans la terre invisible. On n'entend rien que le vent. On n'entend rien. Il n'y a personne. La terre reste seule dans le silence glacial où l'abandonne la fin de l'eau. C'est dans sa solitude ouverte, dans sa neutralité disponible que la matière s'invente. Il nous



LA TRACE EST L'INTRANSIGEANTE RADIOGRAPHIE DU VIVANT QUI TRACE. RIGIDE, ELLE SUGGÈRE UNE MAIN CONTRAINTE; JUSTE, UN ESPRIT OUVERT; ÉNERGIQUE, DE LA TÉMÉRITÉ; HÉSITANTE, UNE CONFIANCE FRAGILE; PROPORTIONNÉE, UN CORPS QUI CONNAÎT SA PLACE DANS L'ESPACE.

faudra creuser longtemps en nous-mêmes pour trouver cette sorte de patience. Parce que nous sommes debout, nous aurons toujours la tentation d'être une ligne dans un cercle. Il nous faudra creuser longtemps avant de laisser l'architecture reposer sur des espaces vides.

L'ANIMALITÉ

La grâce des animaux, c'est l'être-pour-son-corps qui les fait instinctivement se pencher sur l'herbe, instinctivement chercher le sexe les uns des autres, instinctivement planter leurs crocs dans l'ennemi. Une grâce retirée à l'humain dès sa naissance par l'angoisse de la naissance. Le corps d'emblée entaillé par l'intelligence cherchera pour toujours à comprendre la souffrance dans ses formes multiples, à lui donner un

sens, à s'en protéger, à en protéger les autres. À cause de la douleur de la mère en couches, à cause de l'effort engrammé du nourrisson qui pousse son chemin dans l'étroitesse du canal, l'humain a un besoin déchirant de prénom, le besoin déchirant du langage qui déchire à son tour. Il a besoin d'être inclus dans le langage, d'être lui-même un objet du langage, à l'écart désormais de l'incontenable bonheur animal. Entre les cris passe le prénom à venir, qui retient de l'animal ces zones intimement reculées, la respiration régulière d'un dormeur, par exemple, ou la naissance des larmes dans l'œil blanc qui rougit.

Le dessin commence là: il n'a jamais lieu en-dehors du corps propre. Il ne dépend de rien d'autre que d'une relation de confiance entre l'œil et la main. L'œil marche spon-

tanément sur le monde pour effectuer une topographie du réel: la main qui acquiesce ne peut que reproduire ce parcours avec une extrême fidélité.

Dessiner sans regarder sa feuille est un puissant exercice d'abandon qui repose entièrement sur le fait d'être un corps. Mettre la main au pas de l'œil, entrant dans l'objet, marchant sur son bord, le traversant d'un bond, reconnaissant dans chaque ligne tous les accidents, les creux, les bosses, les épines. La pensée perd toutes ses compétences; elle ne peut évaluer le dessin, qui est produit en dehors de sa juridiction; elle laisse le crayon s'en aller main dans la main avec l'œil, elle s'en remet à l'œil comme un aveugle à son chien. C'est aveugle que la pensée commence à voir.

Un tel rapport de confiance nous est donné comme point de départ corporel, comme provision du corps en vue de la plus minimale survie. Il est pourtant tronqué par une foule d'incidents qui jalonnent les apprentissages moteurs et cognitifs. La honte d'une première maladresse suffit à éloigner la main de l'œil. La fonctionnalité des objets, le fait de savoir à quoi ils servent, nous empêchent de les voir tels qu'ils sont. L'habitude de faire du regard le levier d'une pensée magistrale, de faire de la main un outil de domination, nous incitent à avancer sur le monde sans le laisser venir à nous. Le dessin reprise ce lien primitif du corps avec lui-même et avec le monde.

La trace est l'intransigeante radiographie du vivant qui trace. Rigide, elle suggère une main contrainte; juste, un esprit ouvert; énergique, de la témérité; hésitante, une confiance fragile; proportionnée, un corps qui connaît sa place dans l'espace. Reconnaître la trace pour ce qu'elle est, c'est nous pardonner à nous-mêmes le peu que nous sommes, et c'est être ce peu dans la plénitude qu'il appelle.

À tout moment, le corps sait où il se trouve. La clef du dessin, c'est de déjouer les prétentions mentales pour renouer avec ce savoir archaïque. Nous en remettre à l'œil pour guider l'esprit aveugle permet de voir l'objet lui-même, au-delà, en deçà de soi. Là où le corps existe complètement, là où l'esprit a lâché prise, le monde cesse d'être une extension de nous et vient à nos devants: le monde est *autre que nous*.

LA CROISSANCE

Ce pourrait être le végétal qui dévoile le plus clairement la vérité des croissances: sens immanent de la pousse spontanée, équilibre fragile, cycle sans deuil. Coïncidence du sens et de l'être: non-lieu de la question de l'être. Ombre, soleil, terre et eau: contingences nécessaires. Le fait que la nécessité repose sur la contingence se passe de frisson. Le bourgeonnement se passe d'exclamation. La sécheresse se passe de plainte. La fête, une fois dans tout, n'est plus nulle part. L'effort, une fois dans tout, n'est plus nulle part. Le végétal est supérieur à l'humain en ce qu'il épouse la neutralité des forces vitales. L'enfant est supérieur à l'adulte pour la même raison.

L'injustice naît d'une négligence à l'endroit des plus petites formes de vie et de leur puissante capacité à s'autolégitimer en ignorant la question de la légitimité. L'Occident rend l'injustice possible en procédant à partir d'un divorce fondamental entre la vie et son sens, divorce qui attise une révolte contre la vie. Drainant les forces vitales, féconde à sa manière exponentielle, la révolte s'invente des racines et un ciel superflus, gère une causalité inversée où la pensée précède la croissance et où la vie commence par un Verbe. Par sa seule capacité à penser un temps antérieur au temps, la pensée s'accapare le rôle fondateur et s'efforce de masquer cette inversion à l'aide d'une téléologie. La pensée est une ex-croissance.

La croissance octroyée aux vivants est le strict monopole de la vie. Nous n'avons pas le pouvoir de l'injecter dans les objets que

PASCALÉ QUIVIGER

LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2004 POUR SON PREMIER ROMAN *LE CERCLE PARFAIT* (ÉDITIONS DE L'INSTANT MÊME), PASCALÉ QUIVIGER EST ÉCRIVAIN. ELLE EST ÉGALEMENT PEINTRE. DÉTENTRICE D'UNE MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL ET DE L'UNIVERSITÉ DES SCIENCES HUMAINES DE STRASBOURG (FRANCE), AINSI QUE D'UN BACCALURÉAT EN ARTS PLASTIQUES DE L'UNIVERSITÉ CONCORDIA, ELLE VIT DEPUIS UNE DIZAINE D'ANNÉES À CHIUSDINO (ITALIE).

nous fabriquons. La croissance signale qu'une créature est marquée par la naissance et lancée vers la mort à travers une série de transformations. La mort fait partie du projet, et la vie ne consiste sans doute qu'en l'accomplissement plus ou moins bref de cet arc de cercle. L'art qui transforme la matière réfère implicitement aux passages de la créature vivante, et, par-delà tout contenu, n'exprime peut-être finalement que cela: la transformation par la croissance puis le déclin. L'art fabrique des objets stériles, mais émergeant de la vie. Restes passifs d'un mouvement vital.

L'image procède d'un élan contenant une vague idée de ce qu'elle pourrait être. À mesure qu'elle arrive, elle s'extrait du pré-conçu et entreprend son parcours singulier. Elle nous échappe. C'est la condition de sa venue au monde: rendre la trace au papier, l'affranchir. À peine sortie de la main, elle court, elle met la main hors d'elle-même. La trace exulte d'être une trace, incapable de nos doutes à propos de nous-mêmes et de la légitimité de notre incarnation. Incapable de révolte envers l'existence. La trace joyeuse et contingente est l'occasion de se réconcilier avec l'ouvrage brutal de l'être, de sentir l'ouvrage de la neutralité qui héberge en elle le secret de toutes les croissances. □